

JOYLAND

Saim Sadiq



ECRAN TOTAL

15 au 28 FEVRIER 2023

JOYLAND

de Saim Sadiq

avec Ali Junejo – Alina Khan – Sania Saeed

2 h 06 – Pakistan – Date de sortie : 28/12/22 – Condor Distribution



A Lahore, Haider et son épouse, cohabitent avec la famille de son frère au grand complet. Dans cette maison où chacun vit sous le regard des autres, Haider est prié de trouver un emploi et de devenir père. Le jour où il déniché un petit boulot dans un cabaret, il tombe sous le charme de Biba, danseuse sensuelle et magnétique. Alors que des sentiments naissent, Haider se retrouve écartelé entre les injonctions qui pèsent sur lui et l'irrésistible appel de la liberté.

CANNES 2022 - Un certain Regard : Prix du Jury

CANNES 2022 - Queer Palm



Réalisateur pakistanais, **Saim Sadiq** est l'auteur de **JOYLAND**, tout premier long métrage pakistanais sélectionné dans la section **Un certain regard**, au 75ème festival de Cannes. Son court métrage **DARLING** a été le premier film pakistanais présenté à la 76ème **Mostra de Venise**, où il a remporté le prix Orizzonti du meilleur court métrage. **DARLING** a également été projeté en sélection officielle au festival du film de **Toronto** en 2019. Il a ensuite été acheté par Focus Features. Son précédent court métrage **NICE TALKING TO YOU** a lui aussi été plébiscité. Il a remporté le BAFTA du meilleur film de fin d'études et le prix de la mise en scène de Vimeo au festival du film de Columbia University 2018. Sadiq a récemment écrit le pilote de **It Never Rains in Cairo** pour Make Ready, dont la production exécutive est assurée par Brad Weston et Scott Silver. À l'heure actuelle, il écrit l'adaptation pour le cinéma du best-seller **Hôtel des souvenirs doux-amers** que **Bing Liu**, nommé à l'Oscar, devrait réaliser. Sadiq a obtenu sa licence en anthropologie à Lahore University of Management Sciences et son Master de mise en scène à Columbia University.

FILMOGRAPHIE

- 2022** - Joyland (Long-métrage)
- 2019** - Chérie (Court-métrage)
- 2018** - Nowhere (Court-métrage)
- 2018** - Nice Talking to You (Court-métrage)
- 2017** - Pasban (The Caretaker) (Court-métrage)
- 2016** - Blackbird (Court-métrage)
- 2015** - The Letters of Mikael Muhammad (Court-métrage)
- 2014** - Stepmotherland (Documentaire)

Note d'intention du Réalisateur :

Je vis avec l'histoire de JOYLAND depuis très longtemps. Aujourd'hui, quand je repense au passé, je me rends compte que mon esprit de jeune adulte a accueilli avec beaucoup d'émotion ce récit, totalement fictif mais autobiographique, comme un cadeau. C'est devenu le moyen de questionner mon propre statut de jeune homme qui n'a jamais été suffisamment viril pour vivre dans une société patriarcale. En grandissant, j'ai découvert les personnages de JOYLAND qui grandissaient avec moi, comme les quelques amis, adolescents qui traînent longtemps ensemble après la fin de l'école. En affrontant les notions de désir, de tradition, de masculinité, de famille et de liberté, ces combats sont devenus leurs combats. Quand je me mettais trop en colère, ils m'apprenaient à avoir de l'empathie. Quand ils étaient trop désabusés, je faisais une blague ou je les emmenais dans un parc d'attraction. En fin de compte, leur catharsis est devenue la mienne. JOYLAND s'attache à «déromantiser» un récit initiatique et se présente comme un hommage à toutes les femmes, à tous les hommes et à tous les transgenres qui paient de leur vie le poids du patriarcat. Le film célèbre aussi le désir qui tisse des liens inattendus et l'amour qui les immortalise. En fin de compte, c'est surtout un message d'amour adressé à ma patrie.



Au Pakistan, une sortie mouvementée (Courrier International)

Joyland, film de Saim Sadiq, aura fait couler beaucoup d'encre au Pakistan, le pays d'origine du réalisateur, avant de pouvoir y sortir dans les salles obscures. Le film, dont le héros rencontre une femme trans qui l'aide à se défaire de ses inhibitions sociales, a provoqué la polémique au "pays des purs".

Quelques jours avant la date de sortie annoncée, le 18 novembre, le ministère de l'Information et de la Communication a interdit le film. "Du point de vue des autorités, nous sommes une nation de 220 millions de délicates

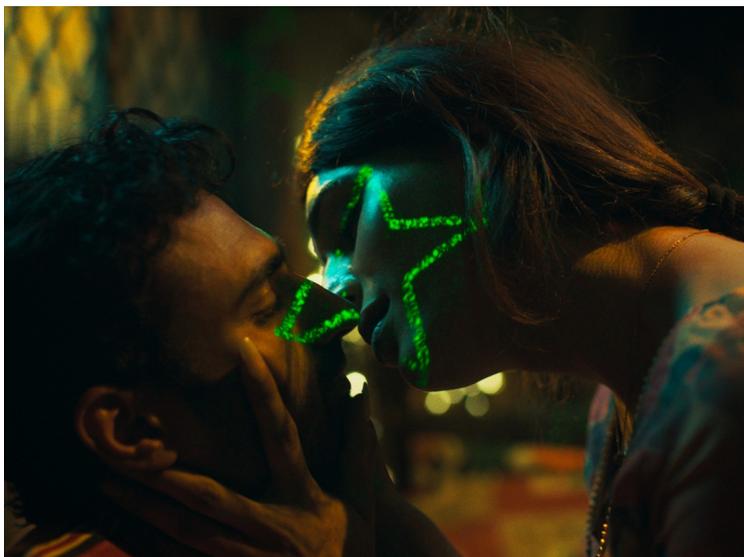
petites fleurs, nos sensibilités sont constamment menacées par les plus faibles d'entre nous", s'est alors indigné le quotidien pakistanais Dawn dans une tribune. Le ministère est ensuite revenu sur sa décision. Si l'homosexualité est bannie au Pakistan, pays musulman, les droits des personnes trans sont a priori protégés par la loi depuis 2018. Nombre d'entre elles vivent cependant en marge de la société et sont victimes d'opprobre, de discriminations et de violences récurrentes.

Un film que "tout le monde devrait voir"

"Alors que la pression des groupes islamistes montait, le gouvernement a d'abord interdit le film, puis a annoncé que le comité de censure l'avait autorisé", rappelle pour sa part le quotidien britannique The Guardian, qui précise que le long-métrage fait toujours l'objet d'une interdiction dans la province du Pendjab, où se déroule l'intrigue. "La raison de la décision est claire : le film parle d'une personne transgenre. Et malgré le fait que cette communauté vit en Asie du Sud depuis des milliers d'années et est devenue une minorité brutalement opprimée après la fin de la colonisation, de nombreux individus puissants au Pakistan sont toujours offensés par leur existence même", estime ainsi Dawn.

"Je ne vois pas pourquoi le film a été interdit dans un premier temps, ni pourquoi il est toujours interdit dans une partie du pays", déclare Emaan Malik, une blogueuse interviewée par The Guardian à Islamabad après avoir vu le film. "Il dépeint certaines réalités à propos de notre société qui sont difficiles à digérer", poursuit-elle.

"Le film est bien plus que son personnage trans mais, en dépit de cela, interdire un film parce qu'il met en scène une femme trans et la façon dont nous traitons ces dernières dans la société est absurde", juge Farwa Naqvi, une spectatrice interrogée par The Guardian, alors qu'une autre, Sana Sabri, estime que "tout le monde devrait voir" Joyland.



L'engrenage des faux-semblants et des frustrations qui semblent structurer la société pakistanaise est analysé avec délicatesse.

(Thierry Méranger – Cahier du Cinéma)

Joyland est un petit bijou attachant, surprenant, plein d'intelligence. **(Pierre Barbancey - L'Humanité)**

La noirceur du tableau dépeint par Saim Sadiq est rehaussée de belles touches de couleur. Joyland n'est jamais misérabiliste. **(Etienne Sorin – Le Figaro)**

Dans le film “Joyland”, les tendres fantômes du patriarcat pakistanais

Lumineux, le long-métrage du Pakistanais Saim Sadiq est sorti le 28 décembre 2022 en France. Mettant en scène une femme trans et dénonçant le carcan du système patriarcal, il a failli être interdit dans son pays d’origine. Découvrez la critique que lui a consacrée le quotidien pakistanais “Dawn”, séduit. **(Mohammad Kamran Jawaïd – Courrier International)**

“Dix... neuf... huit”, décompte Haider (Ali Junejo), enveloppé dans un immense drap de lit blanc. En le voyant ainsi jouer à cache-cache avec ses trois nièces, on a l’impression d’un fantôme. Cette référence visuelle est plus profonde qu’elle n’en a l’air, car, pendant le plus clair de *Joyland*, Haider a tout d’un fantôme. C’est un jeune homme accommodant et docile, que le chômage invisibilise pour ainsi dire aux yeux de ses amis et de sa famille, au point qu’il en est réduit aux tâches ménagères [dans la maison qu’il partage avec sa femme, son père et la famille de son frère]. Il fait un curry de lentilles à tomber par terre, lui dit au début du film sa femme, Mumtaz (Rasti Farooq, une merveilleuse trouvaille), et c’est un oncle attentionné. Mais qui est-il, à l’intérieur ?

Une envie de liberté : Les draps dans lesquels s’enroule Haider dans les premiers plans de *Joyland* font écho aux deux nœuds indissociables de l’histoire : le fait que le jeune homme dissimule qui il est vraiment et qu’il rêve de liberté. Haider est bien marié, à une jeune femme intelligente, mais la question de sa place en ce bas monde le taraude. Une rencontre fortuite avec une femme transgenre (Biba, jouée par Alina Khan), qui se mue en attirance sexuelle, finira par le dépouiller des inhibitions engendrées par son carcan social. Coécrit, comonté et réalisé par Saim Sadiq, *Joyland* creuse plus loin que cette seule relation qui fait des vagues. Le film n’étale pas les tourments de Haider aux seules fins de pimenter l’histoire, pas plus qu’il n’idéalisait sa brève idylle avec Biba – un personnage dont l’apparition dans l’histoire n’en chamboule d’ailleurs pas le cours autant qu’on pourrait le penser.

Idylle taboue mais secondaire : Biba se produit dans un cabaret érotique de Lahore, mais ses performances ne font guère recette. Le public n’est là que pour les déhanchés suggestifs d’une artiste de la maison et s’égaille en vitesse dès que Biba attaque son numéro... sans que celle-ci se démonte pour autant. Biba obtient ce qu’elle veut en jouant des coudes, du charme et du sex-appeal. Contrairement à Haider, c’est une battante, et si ses objectifs sont plus clairs, c’est parce qu’elle sait ce qui fait tourner le monde. Contrairement à ce qu’on peut voir sur les affiches ou dans la bande-annonce, l’idylle taboue entre Haider et Biba n’est pas le sujet central de *Joyland* mais sert le film en faisant avancer l’histoire.

Faire exploser le carcan patriarcal : Tout au long du film, Saim Sadiq pointe du doigt les phénomènes socioculturels qu’engendrent et nourrissent des coutumes et des croyances désuètes. L’effet loupe délibéré de *Joyland* donne ainsi à voir la faillibilité de la famille patriarcale, la toxicité du mâle alpha triomphant, les soifs d’indépendance réprimées, les ressentiments larvés et la peur des tabous sociaux. Les velléités d’épanouissement de Haider sont prisonnières de ce carcan, et son histoire est le pivot autour duquel s’articulent toutes les tribulations de la famille. Esthéticienne qualifiée, son épouse Mumtaz se voit ainsi contrainte de raccrocher pour pouvoir s’occuper de la maison et procréer. Mais comment le pourrait-elle quand [faute de place dans la demeure] une des filles du frère aîné de Haider dort entre elle et son mari toutes les nuits ? Dans cette ambiance suffocante, Mumtaz et Haider sont liés par une sorte de camaraderie. Mumtaz a une vision lucide de l’existence et accepte les choix de son mari (qui finit par décrocher un emploi de danseur de Biba), mais sa personnalité et ses déboires sont tout aussi invisibles que ceux de Haider aux yeux de la famille. Au fil de l’histoire, l’intrigue secondaire autour de Mumtaz se mêle à celle de Haider et le

spectateur se rend compte que, tout comme son mari, elle est à la fois littéralement et métaphoriquement prisonnière d'un carcan étouffant. L'un et l'autre personnages sont à la recherche d'une issue.

Le mâle alpha, méchant de l'histoire : Leurs états d'âme se heurtent à l'indifférence de gens comme Nucchi [la belle-sœur de Mumtaz et Haider, jouée par Sarwat Gilani] qui, malgré des tendances passives-agressives et son amitié avec Mumtaz, s'est coulée dans le moule patriarcal. D'autres, comme le mari de Nucchi, Saleem, le frère aîné de Haider (Sohail Sameer), est même incapable de cerner la nature du problème – et n'en a d'ailleurs pas envie. Saleem, c'est le mâle alpha de la famille, dans lequel le public verra sans doute le méchant de l'histoire. En prenant un peu de recul sur les événements, on se rend compte que les réactions de Saleem s'expliquent par les certitudes qu'il a héritées de son père, Rana (Salmaan Peerzada, une autre jolie trouvaille de ce casting), le patriarche inflexible de la famille, dont l'image bourrue dissimule un homme timide. Saim prend soin de ne peindre personne en noir, se contentant de mettre en scène des circonstances, des tempéraments et des réactions, et laisse au public la liberté de penser ce qu'il veut des personnages. Il se garde également de raconter une émancipation à l'attention de la communauté trans. On comprend que ce qui l'intéresse, et ce qui le motive, c'est de raconter une histoire.

Saim Sadiq est un cinéaste talentueux qui maîtrise les subtilités techniques et les met au profit d'un certain esthétisme. Filmant dans un format proche du carré, il enferme à dessein son public avec les personnages, privilégiant les plans moyens, les plans rapprochés et les gros plans. Il lui arrive de faire pivoter la caméra à 180 degrés ou de filmer caméra à l'épaule, induisant de légers tremblements à l'image afin de faire passer une émotion particulière. Si son style est naturaliste et sincère, l'intrigue n'en privilégie pas moins des sujets typiques des "films à message" prisés des festivals. Vous trouverez peut-être que je m'avance, mais je vois bien *Joyland* décrocher cette année l'oscar [du meilleur film étranger, pour lequel il est en lice]. Il répond à tous les critères du film qui rafle des récompenses à l'international (**il a déjà remporté le prix du jury [dans la section Un certain regard] et la Queer Palm au dernier Festival de Cannes**).

En piste pour les Oscars : C'est une histoire forte, en prise avec le réel, sur la fragilité et la faillibilité – même si, si réussie soit-elle, elle n'est pas sans défaut, loin de là. Deux rebondissements à la fin du film auraient parfaitement pu être évités si les personnages avaient pris des décisions simples et sensées. [Mais] la suppression de ces rebondissements aurait toutefois privé *Joyland* de deux de ses meilleures scènes. *Joyland* n'est pas une incitation au militantisme mais mérite son interdiction aux moins de 18 ans édictée par le comité de censure du Pakistan.. Les coupes, les sourdines et les floutages [malgré tout imposés par la censure pakistanaise] ne nuisent à aucune des facettes de l'histoire irrévocable que nous raconte le film de Saim Sadiq. Seuls de sévères coups de sabre de la censure auraient eu cet effet... et ce ne serait plus alors le film qui passe en ce moment dans les salles pakistanaises.

A défaut de l'engloutir, l'amour unissant Biba et Haider provoquera au sein de la famille une implosion qui rebattra les cartes et conduira chacun à se redéfinir. De cet effondrement, on ne sentira rien venir, hypnotisés par la magie d'un film qui, à l'éclat du bruit et de la lumière, préfère le bruissement et le scintillement des nuits. **(Véronique Cauhapé – Le Monde)**



JOYLAND. AU PAKISTAN, LE DIFFICILE CHEMIN DE LA MARGINALITÉ ET DE LA QUÊTE DE SOI. (Sarah Franck – ARTS-CHIEPES) *Dans ce premier long métrage, admirablement réalisé, Saim Sadiq place sur la sellette les structures familiales et sociétales pakistanaises et dénonce le poids qu'elles font peser sur la possibilité d'être soi-même. Quand le désir est muselé, que les corps sont contraints, conquérir sa liberté devient un combat de tous les instants.*

Haider est considéré comme un bon à rien dans sa famille. On attend de lui qu'il trouve une situation, subviennent aux besoins des siens. Mais il semble étrangement passif. Gentil, doux et obligeant, mais passif. Seule son épouse travaille. Dans la promiscuité de la maison où tous, son frère, son père et les épouses s'entassent et se « frictionnent » sans aménité, il y a une autre attente : celle d'un garçon, d'un l'élément mâle qui assurerait la pérennité de la

lignée. Mais las ! ne naissent que des filles. Poussé par les réflexions permanentes des membres de sa famille, Haider finit par sortir de son apathie mutique et trouve un travail. Mais l'emploi n'est guère reluisant et socialement honteux : il est engagé en tant que danseuse, et ne fait pas vraiment merveille, dans un cabaret où dansent des hommes travestis en femmes... Il s'enfoncé dans le mensonge vis-à-vis de sa famille...

Le difficile apprentissage de la révélation de soi

Haider, ballotté par les autres, n'avait pas pris la mesure de sa différence. Le cabaret, où se côtoient des danseurs venus d'horizons divers, va lui servir de révélateur. Il y a parmi eux ceux qui ont trouvé là un gagne-pain plutôt satisfaisant et mènent en dehors une vie de famille traditionnelle avec femme et enfants, et ceux pour qui danser, habillé en femme, correspond à un besoin profond. C'est le cas de Biba, la *guru*, qui règne en maîtresse sur le cabaret, régissant le petit monde des travestis avec une poigne de fer, ce qui ne l'empêche pas d'être en

butte au mépris du propriétaire du cabaret. Biba ne quitte jamais ses vêtements féminins. Transgenre, c'est en femme qu'elle se voit, qu'elle se vit, avec l'espoir de pouvoir un jour se faire opérer et se dépouiller de ses attributs masculins. Haider est attiré par Biba, leurs relations deviennent intimes. Il découvre son homosexualité. Le film introduit, à petites touches progressives, l'irruption dans son quotidien de l'érotisme et du désir à mesure qu'il pénètre dans le monde des hijras, comme un papillon de nuit attiré par la lumière.

Les hijras, une tradition stigmatisée par les occidentaux

Contrairement aux sociétés occidentales, les traditions indo-pakistanaises assignent aux homosexuels, aux trans et aux autres formes du « troisième sexe » une véritable fonction sociale. Biologiquement, les hijras sont des hommes, émasculés ou en attente de l'être pour se réconcilier avec leur corps, mais aussi des hermaphrodites. Au temps des dieux hindous, on raconte qu'un roi marié à une déesse s'était émasculé pour devenir femme et le *Ramayana* rapporte qu'en récompense de leur fidélité et de leur dévotion, Rama avait accordé aux hijras le pouvoir de bénédiction et de fertilité, lors des mariages et des accouchements, mais aussi celui de jeter des malédictions. C'est ce qui explique le caractère sacré de ces communautés parfois

considérées comme inférieures aux intouchables, mais que l'on craint, et qui vivent bien souvent de la mendicité et de la prostitution. Criminalisés à l'arrivée des Anglais pour indécence publique par une loi de 1871, abrogée aujourd'hui, les hijras continuent d'être en butte à l'homophobie et aux violences graves. À travers le personnage de Biba, éclatante de vie, de passion et d'humour, Saim Sadiq dresse un portrait sensible et attachant de cette communauté. Haider l'indécis, qui navigue entre deux eaux en matière de sexualité, ne peut qu'être séduit par cette beauté qui irradie, par son énergie sans faille et par sa volonté, au mépris de l'adversité, d'aller de l'avant.

Un huis clos familial étouffant

À travers l'aventure d'Haider, Saim Sadiq se concentre sur la structure familiale dans lequel évolue le jeune homme. Dans l'espace resserré d'une cour dont l'étroitesse est accentuée parfois par des plans pris de haut qui révèlent la fermeture de l'espace et l'écrasement des individualités, chacun est en permanence sous le regard des autres et, que les femmes travaillent à l'extérieur, entrant dans la réalité du monde « moderne », ou qu'elles restent femmes au foyer pour s'occuper d'un père

tyrannique et d'une ribambelle d'enfants – ici tous féminins, et le film souligne à quel point l'absence d'héritier mâle pèse sur la famille – la contrainte est partout. C'est seulement à voix basse et dans le silence de la nuit, allongés l'un près de l'autre, qu'Haider avoue la vérité sur son emploi à son épouse. Mais lorsque celle-ci se trouve enceinte d'un garçon, Haider retrouve sa place dans la famille dans ce monde en raccourci qui ne lui ressemble pas...

Une société qui craque par tous les bouts

Cependant l'accalmie n'est que temporaire. Les absences de plus en plus fréquentes d'Haider finissent par engendrer la suspicion. La découverte de son homosexualité aura des conséquences tragiques. Comme un château de cartes en équilibre précaire, le souffle de liberté qui transforme Haider provoque l'effondrement de l'équilibre familial. Ce cataclysme, les femmes en sont l'élément moteur, secouant le joug consacré par la tradition qui pèse sur elles. Film courageux, *Joyland* se fait un vibrant plaidoyer pour une liberté de choix individuelle qui

passé par le désir et la mise à distance des règles établies par la société. Les personnages qu'il met en scène, réalistes et complexes, proposent, loin de toute caricature, une vision sensible et habitée des drames silencieux que masque la tradition et constituent un appel à la tolérance et au respect de l'autre. Si l'on ajoute la beauté des images à l'intérêt du propos, on se dit que le Prix du jury Un certain regard qui lui a été accordé à Cannes est plus que mérité et que *Joyland* est décidément un film à voir.

